

« Contamination » linguistique et textuelle : rencontre de l'autre et renouvellement du créateur

Estelle Dansereau

Numéro 10, 2000

Actes du colloque « Francophonies d'Amérique : Altérité et métissage »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dansereau, E. (2000). « Contamination » linguistique et textuelle : rencontre de l'autre et renouvellement du créateur. *Francophonies d'Amérique*, (10), 149–158. <https://doi.org/10.7202/1005088ar>

«CONTAMINATION» LINGUISTIQUE ET TEXTUELLE :
RENCONTRE DE L'AUTRE ET
RENOUVELLEMENT CRÉATEUR

Estelle Dansereau
Université de Calgary

L'écriture, qui semble devoir fixer la langue,
est précisément ce qui l'altère ; elle n'en
change pas les mots, mais le génie ; elle
substitue l'exactitude à l'expression.

Jean-Jacques Rousseau,
Essai sur l'origine des langues (1761)

Le point de départ de cette étude m'a été donné par les paroles de Lola Lemire Tostevin dans un court commentaire intitulé «Contamination: A Relation of Differences» et publié dans la revue bilingue *Tessera* en 1989. La poète dit vouloir atteindre autre chose par son écriture que l'espace pur du langage, objectif, dit-elle, qui fausserait son projet d'écriture et nierait sa réalité *bi-* sinon *trans-*. Le mot contamination, receveur possible de resémantisation («peau sur laquelle se trace un autre sens¹»), me paraît bien traverser les deux langues tout en faisant valoir son sens dénotatif premier, notamment «souillure résultant d'un contact impur» (*Le Robert*), qui conserve l'idée traditionnelle de contact entre l'anglais et le français au Canada. La contamination a une valeur conceptuelle désirable pour l'écriture de Lemire Tostevin qu'elle transpose dans son recueil diglossique '*sophie*: «Contamination means differences have been brought together so they can make contact» (p. 13). Cette pratique représente, il me semble, l'incarnation de l'écriture plurielle qui encode de façon non triviale, selon une esthétique individuelle, la vision en mouvance de l'écrivain «bilingue» mais transculturel qu'est Lemire Tostevin. Cette esthétique représente l'usage le plus littéraire de l'hétérolinguisme².

Pour le puriste et pour le minoritaire cependant, ce qui est proposé par ce contact revient au danger essentiel contre lequel il a longtemps été averti : la contamination encourt l'insécurité linguistique, l'affaiblissement, sinon la perte de la langue et, partant, de l'identité francophone. Source de distinction, la langue est fondamentale à l'identité et ce, d'autant plus pour le francophone en Amérique du Nord à cause de son histoire. Dans l'Ouest canadien où la faible population francophone (presque invisible à tous les

plans) voit depuis un siècle ses effectifs décroître, le besoin de se confiner dans des communautés isolées a longtemps assuré la survie de la langue et de la culture. Deux facteurs militent pour mettre fin à cette idéologie protectrice et nullement dynamique pour l'écriture: la disparition des frontières étanches entre communautés et la complexité des appartenances linguistiques, culturelles et sociales. L'identité, reconnue comme plurielle plutôt qu'essentialiste, hétérogène et plus prête à admettre la diversité, problématise les certitudes et brouille les frontières³. Parmi tous ces changements et cette nouvelle ouverture, le français devient de plus en plus concurrencé par l'anglais dans l'Ouest canadien, sa rivale traditionnelle la plus « dangereuse ».

Admettre alors que l'anglais peut jouer un rôle dans le projet des écrivains francophones de l'Ouest, c'est mettre en question toute une tradition de refus de l'autre par crainte de la perte de soi. Pourtant, les textes existent. Les écrivains écrivent depuis bien longtemps des textes pluriels, plurilingues⁴ et nous devançant, nous les critiques littéraires et les philosophes de la culture, dans nos considérations d'altérité et de métissage. C'est pourquoi la critique est ici aujourd'hui, non pour les dire mais pour les décrire. Joseph Melançon le rappelle: « La pratique des études littéraires est donc la pratique des effets culturels, l'examen d'un monde déjà modelisé, l'observation d'un produit » (1996, p. 73). Pendant que l'homogénéité culturelle est devenue un espoir qui s'avère chimérique, il est certain que l'hégémonie culturelle et linguistique de l'anglais dans l'Ouest canadien informe la production et la réception des textes littéraires. « Le bilinguisme littéraire, plutôt que d'être une entrave à la production, est reconnu comme source d'innovation et d'interférence créatrices » (Simon, 1999, p. 53). Voyons-le à partir de textes littéraires de l'Ouest canadien.

Le corpus examiné comprend surtout des récits narratifs, car celui-ci entre souvent dans un rapport référentiel quelconque avec la communauté émettrice. Plus viscérale mais aussi souvent plus tournée vers une subjectivité à sonder, la poésie comme genre me semble offrir une plus grande liberté d'expérimentation avec la langue que ne le permet le roman (exception faite du roman postmoderne). Si la voix double chez Lemire Tostevin et, comme l'a montré Jules Tessier, chez Patrice Desbiens se fond dans un poétique individuelle pluralisée, le roman promet toujours une communication plus accessible, à caractère référentiel. Pourtant, l'essence même du roman, comme l'indique Bakhtine, est le dialogisme, dimension interactive du langage. Selon ce concept, le roman semblerait être foncièrement disposé à accueillir les voix multiples, à créer des conditions propices à la rencontre des voix. Les trois œuvres narratives que j'étudie mettent en contexte l'Ouest canadien et textualisent l'anglais comme langue, introduisant ainsi l'autre dans l'énonciation.

La force de la représentation du discours de l'autre

La Franco-Manitobaine Gabrielle Roy et la Franco-Albertaine Marguerite-A. Primeau⁵ nous livrent des récits à forte tendance réaliste, style qui me permet-

tra dans un premier temps d'identifier certains des procédés de représentation de cet autre parlant une autre langue. La situation conflictuelle des communautés linguistiques peuplant l'Ouest canadien, quoique primée chez Primeau, est neutralisée chez Roy. L'Ouest canadien a souvent été représenté comme un espace de diversité culturelle et linguistique, de communautés multiculturelles, mais forcément unilingues anglophones. Roy et Primeau confirment dans un sens cette impression lorsqu'elles présentent les petites communautés francophones comme des anomalies isolées, fermement résolues à survivre et à conserver un héritage introduit dans l'Ouest, non originaire de cette région. Si j'insiste sur cette intransigeance, c'est que je la considère cruciale à une évaluation de la soi-disant « perte », de l'assimilation vécue ultérieurement par les communautés de l'Ouest face à la croissance galopante de la culture anglo-canadienne.

Le roman de Primeau *Dans le muskeg* raconte l'histoire d'un maître d'école du Québec qui fonde une communauté francophone nommée Avenir dans le nord de l'Alberta au tournant du siècle. Après de longues années de résistance aux nombreux courants envahisseurs, Lormier se voit supplanté dans sa position d'influence par un Irlandais qui comprend trop bien les affaires et saisit toutes les occasions, y compris celle d'apprendre l'autre langue, pour assurer sa domination dans la petite communauté. Conflit distinctement canadien au confluent de plusieurs idéologies, la trame de ce roman semble vouloir dire le désir de conservation (langue-culture-foi), mais aussi le respect des différences. Pertinemment, les Blancs se rencontrent pour exclure le métis. Dans ce roman qui porte avant tout sur le problème de la résistance, l'anglais, langue du dominateur, est rarement utilisé dans le récit, mais il l'est à des moments critiques.

La textualisation de l'anglais dans un roman qui privilégie la thématique des conflits culturels ne peut pas être innocente. La situation de diglossie inégalitaire dans le village d'Avenir est représentée dans la narration par des procédés assez traditionnels, si l'on s'en tient aux catégories décrites par Rainier Grutman et par Ernst Rudin. Parmi ces procédés, le souci de nommer fournit quelques termes géographiques (*Blueberry Lake*, *Avenir school district*, *muskeg*) et ethnographiques (*teacherage*, *homesteads*, *Spring Sale*). Le mimétisme de paroles anglaises énoncées par un des personnages à un moment décisif du récit est plus poignant lorsqu'on constate qu'il n'y a pas plus de cinq scènes qui sont significatives. Dans l'épisode où, en bon hôte, le Père Letournec partage le vin de messe avec un Monsieur Albright par une nuit de tempête, les tentatives de chacun de parler la langue de l'autre (la transcription est fidèle à de tels locuteurs) portent à croire que le respect et la réciprocité peuvent passer par le langage comme acte (p. 115-116). De même, les énonciations du fils bilingue Tommy O'Malley qui peut produire l'accent irlandais à volonté (« Well, me ol' Dad, c'en est une surprise, ça, hein ? ») réalisent une mise en contexte de l'idéal du bilinguisme fédéral qui ne sera cependant pas le futur d'Avenir. Car, comme le montre la dernière transcription de

tels discours directs, l'assimilation du français à l'anglais s'annonce imminente: l'alerte au feu (symboliquement au désastre de l'assimilation) se fait en anglais seulement («*It's the Catholic Church*, crièrent des jeunes gens qui passaient en trombe. *The Catholic Church is on fire* » [p. 210]). Plus poignantes et plus immédiates que les nombreux discours métalinguistiques⁶ pour souligner une préoccupation thématique de la survivance, ces mises en contexte amènent le lecteur à s'engager dans la problématique de l'interculturel. Il est fondamental, cependant, que le sujet du roman et sa langue supposent un lectorat francophone sensibilisé à ce discours de survivance, sinon lassé aujourd'hui de ce discours.

La pluralité langagière sous-tend toute l'œuvre de Gabrielle Roy, à la fois par la narration et par sa thématique multiculturelle. J'ai étudié maintes fois la propriété hétérogène de l'énonciation chez cette auteure sans jamais m'arrêter, à regret, sur la présence de l'anglais dans ses récits. C'est que cette langue n'insiste pas; le plus souvent elle se fait voir sans être dite. Elle figure, bien sûr, dans certains récits, tel «*Les deux nègres*» de *Rue Deschambault* (1955), où elle désigne le métier exotique, pour la petite Christine, de «*porter*» et l'étrangeté des paroles anglaises anodines toujours accompagnées de gestes exagérés. De prime abord, cet usage sert d'éveil à la différence au niveau diégétique ainsi que de la lecture, tandis que la situation conflictuelle vue chez Primeau est ici en retrait.

C'est plutôt dans les récits d'immigration et de dépossession que la langue de l'autre (pas toujours désignée) est contextualisée selon une poétique singulièrement royienne pour créer une dynamique communicative. L'hétérolinguisme prend dans les récits de Roy un sens antithétique à la résistance signifiée chez Primeau. Le rapport entre la voix narrative et les consciences des immigrés, êtres souvent sans parole, se produit dans une dynamique négociée d'abord sur le plan narratif. Comme j'ai déjà montré ailleurs comment cela se produit dans les récits de *La Rivière sans repos* et d'*Un jardin au bout du monde* (Dansereau, 1995, p. 119-136), je ferai ici une synthèse de ce procédé qui opère dans la nouvelle «*Où iras-tu Sam Lee Wong*» (Roy, 1975). Quoique la voix narrative reste externe à la diégèse, elle prête par de nombreuses instances de discours indirect libre un appui et une voix aux pensées du restaurateur chinois immigré, vraisemblablement muet, faute de connaître l'anglais. Cette langue est inscrite dans le récit d'abord comme absence, mais une absence fortement ressentie comme présence dans le contexte du récit. Elle fait irruption sur une vitrine annonçant aux habitants de Horizon en Saskatchewan l'ouverture d'un restaurant chinois: «*Restaurant Sam Lee Wong / Good Food. / Meals at all hours*» (p. 75). Elle affiche la présence d'un étranger notable au milieu d'une communauté d'immigrés pour qui l'anglais sera la seule langue de contact; ironiquement, il devient de force la source de son isolement. Ainsi l'anglais figure dans cette nouvelle surtout pour thématiser la communication difficile; la transcription d'un anglais fautif et stéréotypé souligne davantage l'altérité de celui qui les énonce: «*Good molnin! nice molnin!*» et «*Nice days to days*» (Roy, 1975, p. 78-79). Comme

les phrases toutes faites que Sam collectionnait dans ses poches, ces mots, calculés pour plaire à ses interlocuteurs, établissent un rapport respectueux et réciproque entre Sam et celui qui deviendra son ami fidèle, Smouillya le Basque. Par souci de vraisemblance peut-être, mais surtout par besoin diégétique, les scènes de difficultés linguistiques rapportées en anglais sont représentées de façon stratégique, dont celle-ci qui révèle un Sam Lee Wong inquiet de perdre son restaurant, mais assez perspicace pour comprendre le rôle qu'il doit assumer s'il veut enjôler l'inspecteur :

Sam Lee Wong l'accueillit humblement, sans trop de crainte cependant. D'instinct, il reprit son anglais le plus bas.

— You make... trip... good?

L'inspecteur repoussa quelque peu Sam Lee Wong...

— Not much time clean lately, s'excusa Sam Lee Wong. All the time rush, rush, rush! (Roy, 1975, p. 106-107.)

Ces énonciations jouent sur la tactique par laquelle le Chinois Sam peut sembler consentir à la place inférieure qui lui est assignée afin d'attirer la bienveillance de l'autre. Si elles naissent d'un état de dépossession, elles ont le mérite d'actualiser dans le récit le caractère durable du personnage. Sam Lee Wong se sert de mots appris qui conviennent à sa position de subalterne, mais il renverse leurs sens par le fait même de les énoncer. Il refuse de sombrer dans le mutisme aliénant que lui offre sa situation en tant qu'être ethnique. Ces énonciations en anglais sont importantes pour créer la psychologie de Sam Lee Wong et surtout pour souligner l'acquisition encore très imparfaite de sa nouvelle identité. Le fait que, à d'autres moments, la langue dont se sert Sam soit transposée en français soigné suggère l'importance significative des communications en anglais à la fois pour insister sur leur étrangeté et pour soutenir la thématique de la non-appartenance. Insérées dans un récit donné en français, ces bribes d'anglais servent de puissant rappel de l'aliénation du personnage, d'une part, et du regard indulgent de la narratrice, d'autre part. Le renversement de la situation sociale devient alors significatif. La langue dominante de l'Ouest canadien, l'anglais, se trouve réduite dans ce récit au statut de langue subalterne, effacée (quoique implicitement dominante), approximative; c'est la langue accordée aux dépossédés par une narratrice francophone généreuse et sympathique à l'exilé, une narratrice qui assume le rôle puissant d'autorité sur les discours. Nous pourrions aussi observer l'usage de l'anglais dans la longue nouvelle *De quoi t'ennuies-tu Éveline?* (1984), mais je préfère me limiter au contexte social canadien.

Dans le contexte de l'Ouest canadien, que signifie cette insertion de discours anglais dans des récits écrits en français? Appartenant toutes deux à la minorité francophone, les auteures Roy et Primeau créent des narrateurs qui s'interposent comme médiateurs entre la représentation du discours de l'étranger, ici l'anglais, et le lecteur; des narrateurs qui présentent et traduisent le contexte social bilingue ou multilingue et qui préparent mais n'imposent pas l'interprétation de ce fait culturel. N'empêche que, chez Primeau, l'image de

la société représentée est conforme à une réalité vécue; de plus, ses origines l'autorisent dans un sens à mener le récit. Chez Roy, par contre, l'altérité traduite par l'anglais du texte est fondamentale à l'expérience de l'immigré. Dans un curieux renversement de la réalité vécue par les francophones de l'Ouest canadien, l'anglais dans le récit de Roy est soumis au français et il est limité aux circonstances de perte et d'aliénation⁷. Ultimement, l'anglais dans les récits fonctionne comme acte pour actualiser ce message. Il n'est pas insignifiant, je crois, que l'énonciateur de Roy, un allophone, soit quelqu'un pour qui l'anglais n'est pas encore source de définition identitaire.

L'anglais dans le hors-texte

À l'époque actuelle, la situation linguistique et culturelle a radicalement changé pour les francophones de l'Ouest canadien. Inévitablement sujette à l'assimilation et à l'acculturation si longtemps refusées, la population de la première colonisation francophone chevauchant le siècle dernier se voit actuellement fortifiée par une immigration francophone nouvelle, de l'extérieur et de l'intérieur du Canada, ainsi que par l'émergence de francophiles qui participent pleinement à la culture francophone. Les certitudes identitaires traditionnelles s'érodent, certes, mais ce renouvellement et cette redéfinition de la francophonie ne sont pas négligeables, car cette évolution sociale est en train de laisser sa marque sur les productions culturelles, y compris sur l'écriture.

L'appartenance légitime de Nancy Huston à la communauté littéraire canadienne est passionnément disputée actuellement, depuis que cette écrivaine d'origine anglo-albertaine, qui habite en France depuis plus de vingt ans, est venue décrocher le prix du Gouverneur général en 1993 pour son roman *Cantique des plaines* et qu'elle s'est vue cette année finaliste au prix Giller pour sa propre traduction de son roman *L'Empreinte de l'ange*. Nous pourrions longuement discuter de cette légitimité, mais à quelle fin? Après tout, le nomadisme linguistique et géographique de Huston représente la situation de l'écrivain actuel et il est applaudi maintenant comme une force innovatrice et dynamique pour la langue et la culture. Elle en est la preuve. Seulement, ce nomadisme bouleverse nos pratiques de classification selon les origines et l'identité et il les rend imparfaites, impures, contaminées. Cette réflexion m'amène à constater que le contact avec l'anglais dont j'ai parlé jusqu'à présent n'a été qu'une réalisation textuelle.

Le cas Huston nous oblige forcément à percevoir différemment le rapport de l'auteur à l'œuvre et à la langue. Il y a chez Huston une coïncidence du français langue seconde et du français langue d'écriture. L'anglais dans son œuvre se situe plutôt à l'extérieur de l'œuvre, c'est-à-dire en tant que langue maternelle de l'auteure mais également et curieusement, dans le cas de *Cantique des plaines*, dans un texte parallèle, version anglaise et antérieure de *Plainsong*, dont le roman est une auto-traduction dans le sens le plus ouvert du mot. Nous voici devant l'actualisation matérielle de la voix double. C'est «la discontinuité décisive dans la continuité naturelle», c'est le brouillage

des frontières, elles-mêmes « traces mortes de l'acte d'autorité » dont parle Bourdieu dans cette longue mais pertinente citation :

Les luttes à propos de l'identité ethnique ou régionale, c'est-à-dire à propos de propriétés (stigmates ou emblèmes) liées à l'*origine* à travers le *lieu* d'origine et les marques durables qui en sont corrélatives, comme l'accent, sont un cas particulier des luttes des classements, luttes pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social et, par là, *de faire et de défaire les groupes* : elles ont en effet pour enjeu le pouvoir d'imposer une vision du monde social à travers des principes de di-vision qui, lorsqu'ils s'imposent à l'ensemble d'un groupe, font le sens et le consensus sur le sens et en particulier sur l'identité et l'unité du groupe. (P. 137.)

La question serait-elle alors une question de légitimité ? La controverse autour de la légitimité de Huston au titre d'auteure canadienne ne revient-elle pas à la remise en question de son autorité, au refus de la reconnaître comme telle ? Et quel est l'enjeu ? Écoutons de nouveau Bourdieu à ce sujet : « L'efficacité du discours performatif qui prétend faire advenir ce qu'il énonce dans l'acte même de l'énoncer est proportionnelle à l'autorité de celui qui l'énonce » (p. 140-141). Cet enjeu devient davantage fragile dans les communautés régionales, en besoin encore peut-être de « perceptions et de catégories de perception » (Bourdieu, p. 141). Cependant, ce besoin s'oppose à la tendance vécue actuellement de brouillage et de métissage, colporteurs d'incertitudes. En somme, les Canadiens réclament de Huston, pour ensuite le lui refuser, un statut qu'elle ne réclame pas, qu'elle refuse même par ses écrits plutôt postmodernes.

La textualisation de la langue de l'autre dans le roman *Cantique des plaines* de Huston est inversement proportionnelle à l'importance que le public a accordée à la langue dans le hors-texte. Je ne veux pas dire par là qu'il n'est pas significatif ni signifiant. Paula, la narratrice de ce roman, reconstitue l'histoire de son grand-père Paddon suivant une structure de découverte non chronologique d'une vie tout à fait ordinaire. Son texte postmoderne est ponctué de référents intertextuels — fragments de chansons populaires, de cantiques religieux, de prières, de l'hymne national — marqués en italique et fonctionnant comme « mises en abyme d'événements qui ont transformé le Far West sauvage en une plaine sans passion » (Sing, p. 31). Les plus anodins sont les fragments en anglais de chansons populaires archiconnues qui entrent en interaction avec le récit de Paula : « *Hit the road, Jack, and don't you come back no more no more...* Tu n'as jamais pris la route, Paddon. Pas une seule fois tu n'as quitté l'enceinte de ta province. Et maintenant tes propres os reposent dans la terre d'Alberta » (p. 13). Ou : « *You haul sixteen ton, and what do you get? Another day older and deeper in debt...* Tu pioches seize tonnes, et où est-ce que t'en es ? Plus vieux d'un jour et plus endetté... » (p. 36). Pour Huston, « la fadeur est la quintessence, terrifiante, du Canada anglais » (1995, p. 209). L'effet d'étrangeté créé par ces extraits provient non de l'intervention de

l'anglais dans un récit conduit en français, mais plutôt de leurs origines culturelles américaines⁸ pour reprocher à Paddon d'avoir laissé mourir petit à petit sa passion pour la vie et l'histoire. Les bribes d'anglais entrent en véritable dialogue avec le récit reconstitué pour actualiser une critique de la domination canadienne sur les peuples autochtones dont l'histoire a été effacée: « *Go West Young Man* — ah ce fantasme fabuleux de défoncer les frontières comme des jupons, ce viol indéfiniment prolongé des terres vierges ». Si Miranda, son amante métisse, subit l'engourdissement physique amené par la maladie, Paddon, lui, s'achemine progressivement vers le vide spirituel. Dans cette actualisation de sens, les intertextes anglais rejoignent les autres — les cantiques des plaines — en langues autochtones, en français et en latin, tous historiquement reliés à l'espace des plaines pour tisser une histoire politisée selon un conflit autre que la domination de l'anglais sur le français.

Conclusion

Le roman de Huston nous conduit dans une autre sphère romanesque et hors de l'idéologie du minoritaire. Aucun élément de la culture du francophone minoritaire n'intervient, car la situation conflictuelle représentée se joue sur un autre territoire, par rapport à une autre appropriation encore à peine articulée. Les enjeux identitaires dans le roman de Huston ne se déroulent plus dans l'arène d'un pays bilingue et biculturel, mais dans celle d'un pays qui doit faire le deuil de son passé colonialiste. Les écrits en français de l'Ouest canadien ne présentent plus nécessairement l'histoire des francophones minoritaires de cette région confrontés à une langue et à une culture majoritaires, à l'autre comme menace. Leurs histoires ne sont pas les seules histoires qui méritent d'être exprimées en français et actualisées. Au lieu de situer les groupes par rapport à leur territoire et à une essence, la critique peut situer les producteurs culturels des milieux minoritaires au centre d'un questionnement très actuel qui prend comme principe opératoire la différence. Jean-Marc Moura explique ainsi cette tendance: « [La] coexistence a produit des univers hybrides, caractérisés le plus souvent non par le retour vers une authenticité passée mais par un ensemble de "dérives" contemporaines à partir des bribes de ce passé. On se situe dans un espace d'interactions entre des "survivances" et la modernité, contexte d'énonciation véritable de l'œuvre pour la critique postcoloniale » (p. 40). Dans ce contexte, la langue anglaise actualisée dans le texte français se libère de ses attaches idéologiques traditionnelles pour participer à un dialogue qui entre dans une esthétique individuelle, pour « altérer » la langue, pour dire l'« inquiétante étrangeté » propre à toute écriture dont parle Régine Robin (1993, p. 503).

BIBLIOGRAPHIE

BAKHTINE, Mikhaïl, *The Dialogic Imagination: Four Essays*, sous la direction de Michael Holquist, traduit du russe par Caryl Emerson et Michael Holquist, Austin (Texas), University of Texas Press, 1983 (c1981), 444 p.

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 245 p.

CARDINAL, Linda et al. (dir.), *État de la recherche sur les communautés francophones hors Québec, 1980-1990*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, 1994.

DANSEREAU, Estelle, « Formations discursives pour l'hétérogène dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde* », dans *Portes de communications: études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 119-136.

DELVAUX, Martine, « Le moi et l'A/autre: subjectivité divisée et unité culturelle », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 22, n^{os} 3-4, 1995, p. 487-500.

GRUTMAN, Rainier, *Des langues qui résonnent: l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Saint-Laurent (Québec), Fides/CETUQ, 1997.

HUSTON, Nancy, *Cantique des plaines*, [Arles], Actes Sud, 1993, 251 p.

HUSTON, Nancy, *Désirs et réalités: textes choisis 1978-1994*, Montréal, Leméac, 1995.

LÉTOURNEAU, Jocelyn (dir.), *La Question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux*,

hors-lieux, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, 292 p.

MELANÇON, Joseph, « La conjoncture universitaire », dans *Le Discours de l'université sur la littérature québécoise*, sous la direction de Joseph Melançon, Montréal, Nuit blanche, 1996, p. 60-93.

MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 174 p., coll. « Écritures francophones ».

POTVIN, Claudine, « Inventer l'histoire: la plaine revisité », *Francophonies d'Amérique*, n^o 7, 1997, p. 9-18.

PRIMEAU, Marguerite-A., *Dans le muskeg*, Montréal et Paris, Fides, 1960, 222 p., coll. « La gerbe d'or ».

ROBIN, Régine, « Introduction: un Québec pluriel », dans *La recherche littéraire: objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon, Montréal, XYZ éditeur, 1993, p. 301-309, coll. « Théorie et littérature ».

ROBIN, Régine, « Défaire les identités fétiches », dans *La Question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, sous la direction de Jocelyn Létourneau, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 215-240.

ROY, Gabrielle, *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Beauchemin, 1975, 219 p.

ROY, Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, 1980, 303 p.

RUDIN, Ernst, *Tender Accents of Sound: Spanish in the Chicano Novel in English*, Tempe (Arizona),

Bilingual Press / Editorial Bilingüe, 1996, 285 p.

SIEMERLING, Winfried et Katrin SCHWENK, « Introduction: Thinking About "Pure Pluralism" », dans *Cultural Difference and the Literary Text: Pluralism and the Limits of Authenticity in North American Literatures*, Iowa City, University of Iowa Press, 1996, p. 1-9.

SIMON, Sherry, *Hybridité culturelle*. Montréal, Les Élémentaires—Une Encyclopédie vivante, 1999.

SING, Pamela, « La voix de la métisse dans le "roman de l'infidélité" chez Jacques Ferron, Nancy Huston et Marguerite-A. Primeau », *Francophonies d'Amérique*, n^o 8, 1998, p. 23-37.

TESSIER, Jules, « De l'anglais comme élément esthétique à part entière chez trois poètes du Canada français: Charles Leblanc, Patrice Desbiens et Guy Arsenault », dans *La Production culturelle en milieu minoritaire*, sous la direction d'André Fauchon, Actes du 13^e colloque du CEFCO, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1994, p. 255-273.

TESSIER, Jules, « Les Franco-Ontariens vus à travers leur littérature », dans *Identité et cultures nationales: l'Amérique française en mutation*, sous la direction de Simon Langlois, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 179-202.

TOSTEVIN, Lola Lemire, « Contamination: A Relation of Differences », *Tessera*, n^o 6, 1989, p. 13-15.

NOTES

1. Citation de l'extrait du poème «*espaces verts*» qui accompagne le commentaire, *Tessera* (1989) p. 15.
2. R. Grutman fournit une définition complète de ce concept pour désigner la présence dans un texte «d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale» (p. 37). Pour les définitions, les modalités et les particularités de l'hétérolinguisme, je suis redevable à deux études qui se complètent: l'importante étude de Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent: l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* et celle d'Ernst Rudin, *Tender Accents of Sound: Spanish in the Chicano Novel in English*.
3. Jocelyn Létourneau articule ses composantes multiples: «L'identité est en effet vécue et assumée [...] comme une réalité

plurielle, confuse, hétérogène et mouvante. Elle est une pratique éclatée, métisse, transitionnelle, instable, en construction, en réparation et labile» (1994, p. ix).

4. Ainsi le rappelle Régine Robin: «L'écrivain est toujours confronté à du pluriel, à des voix, à des langues, à des niveaux, à des registres de langues, à de l'hétérogénéité, à de l'écart, à du décentrement» (1994, p. 222). L'hétérolinguisme est un aspect assez courant des textes de la modernité et il est venu à véritablement hanter l'écriture post-coloniale (Simon, 1999, p. 53).

5. Bien qu'elles soient toujours associées à leur milieu d'origine, ni l'une ni l'autre n'a exercé son métier d'écrivain dans sa région: Roy répondant à l'accueil du milieu francophone que lui offrait le Québec, et Primeau s'exilant encore plus loin dans l'Ouest, à

Vancouver, grande ville à plus faible population francophone que son Alberta natale.

6. Parmi les nombreux exemples de ce discours métalinguistique, les plus percutants pour la diégèse figurent aux pages suivantes: 48, 85, 117, 118, 137-138, 159 et 162.

7. Une analyse des récits de *La Rivière sans repos* et de *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* apporterait des nuances, surtout pour ce dernier, aux conclusions tirées. Que Roy s'autorise à renverser ainsi le référent social m'amène à spéculer sur l'encadrement de force qu'elle a connu dans le contexte québécois au moment de l'écriture.

8. Huston attribue ses sources ainsi: «*Hit the Road Jack*» de Mayfield et «*Sixteen Tons*» de Merle Travis (p. 5).